Il ne me parait pas bien naturel, quand je suis à Tinos, de griffonner des mots français. J'ai le sentiment d'emprunter un chemin détourné pour accéder aux choses qui sont juste devant moi. Le français véhicule un climat différent, porte un parfum différent. Il est ici en visite. Les choses parlent un autre langage qui petit à petit s'impose. Alors qu'il m'est si difficile de parler en grec avec mes enfants quand nous sommes à Paris, à Tinos je le fais volontiers. Ils se débrouillent assez bien en grec, bien que je ne me sois jamais véritablement appliqué à le leur enseigner. Ce n'est qu'à l'époque où ils étaient tout petits, où ils ne connaissaient encore aucune langue, que je leur parlais systématiquement en grec. Quelques fois je suis surpris qu'ils connaissent tel mot : peut-être l'ont-ils appris à cette époque ? Je m'occupais de leur éducation bien moins que leur mère, aussi est-ce en français qu'ils se sont d'abord exprimés. J'ai cessé aussitôt de leur parler en grec car j'avais besoin de communiquer avec eux. Ils m'ont probablement d'avantage appris qu'ils n'ont appris de moi. Leur passage à l'école maternelle m'a permis de découvrir une foule de mots _ noms d'arbres, de fleurs, d'oiseaux _ qu'on ne m'avait jamais enseignés à l'institut. Je sus ce qu'est la rose des vents. Dimitris rit aux larmes quand je lui avouai que j'ignorais le mots « Pipistrelle » .

- Tu ne connais pas la pipistrelle ? insistait-il comme s'il avait du mal à croire à mon ignorance.
- Non, disais-je, qu'est-ce que c'est ?
- Mais c'est la pipistrelle, papa !

J'appris le vocabulaire des opérations d'arithmétique que j'ignorais également. Mais je ne m'en suis jamais servi : c'est en grec que je fais mes calculs, que je mémorise les numéros de téléphone. Les chiffres m'ont toujours rappelé, avec une obstination infaillible, que le français n'était pas ma langue maternelle. Je connais assez bien, toujours grâce à mes enfants, le français branché. En revanche, j'ignore le langage des lycéens grecs.

J'ai bien tenté de donner quelques cours de grec à Dimitris quand il avait cinq ou six ans, mais ses erreurs me mettaient dans de telles colères que j'ai préféré y renoncer. Pendant ces séances, ma femme faisait claquer les portes à l'autre bout de l'appartement pour me signaler qu'elle désapprouvait mes méthodes d'enseignement. J'ai donc arrêté de lui donner des cours, jugeant que la meilleure façon de ne pas l'empêcher d'apprendre un jour le grec était de ne pas le lui enseigner. Je remarque qu'Alexios, qui n'a jamais eu a subir mes leçons, manifeste d'avantage de dispositions pour le grec.

Extrait de : *Paris-Athènes*, Vassilis Alexakis, folio n°4581.